

Vassili Grossman
CARNETS DE GUERRE
De Moscou à Berlin
1941-1945

TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS
PAR ANTONY BEEVOR
ET LUBA VINOGRADOVA

Traduit de l'anglais et du russe par Catherine Astroff et Jacques Guiod
Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre
calmann-lévy

En couverture :

Page 1 : Soldats de l'Armée rouge combattant
dans une tranchée, région de Leningrad. © Sovfoto.

Page 4 : Vassili Grossman sur le territoire allemand.
Schwerin, 2 février 1945. (Prêt de la famille Grossman.)

Titre original anglais :

A WRITER AT WAR

Première publication : The Harvill Press, Londres, 2005

© Ekaterina Vassilyevna Korotkova-Grossman
et Elena Fedorovna Kozhichkina, 2005

Pour la traduction anglaise, l'introduction et les commentaires :

© Antony Beevor et Luba Vinogradova, 2005

Pour la traduction française :

© Calmann-Lévy, 2007

ISBN 978-2-7021-3766-6

INTRODUCTION

Vassili Grossman doit la place qu'il occupe dans l'histoire de la littérature mondiale à son chef-d'œuvre *Vie et Destin*, l'un des plus grands romans du XX^e siècle. Certains critiques le placent même plus haut que le *Docteur Jivago* de Pasternak ou les romans de Soljenitsyne. Ce volume s'appuie sur ses carnets de notes de la période de guerre, mais aussi sur des essais qui sont aujourd'hui tous conservés aux Archives d'État russes pour la littérature et les arts (RGALI). Nous avons également inclus des lettres qui sont en possession de sa fille et de son beau-fils. Les carnets livrent une bonne partie du matériau brut qu'il rassemblait aussi bien pour ses romans que pour ses articles. Grossman, correspondant spécial pour le compte du journal de l'Armée rouge, *Krasnaïa Zvezda*, autrement dit *L'Étoile rouge*, s'est avéré le témoin oculaire le plus fin et le plus honnête des lignes de front soviétiques entre 1941 et 1945. Il a passé plus d'un millier de jours au front, soit près de trois des quatre années de la guerre. L'acuité de son regard et l'humanité dont il fait preuve dans sa manière d'appréhender les choses sont une leçon sans prix pour tout écrivain et historien.

Vassili Grossman est né le 12 décembre 1905 dans la ville ukrainienne de Berditchev, qui possédait l'une des plus importantes populations juives d'Europe centrale, et les Grossman appartenaient à son élite cultivée. Vassili avait reçu le nom de Iossif, mais, comme beaucoup de familles assimilées, les Grossman avaient russifié leurs noms. Son père, né Solomon Iossifovitch, avait changé son nom en Semion Ossipovitch.

Les parents de Grossman s'étaient séparés et, petit garçon, il vécut deux ans en Suisse avec sa mère, avant la Première Guerre mondiale. En 1918, immédiatement après la révolution, il était

de retour à Berditchev. L'Ukraine et son agriculture riche avaient été mises à mal d'abord par l'occupation allemande du feld-maréchal von Eichhorn, qui avait pillé les campagnes¹. Puis, lorsque les troupes allemandes s'étaient retirées en novembre, au moment où la révolution avait éclaté en Allemagne, la guerre civile russe avait commencé pour de bon avec des affrontements entre l'Armée blanche et l'Armée rouge, tandis que les nationalistes et les anarchistes ukrainiens résistaient des deux côtés. Les Blancs et les nationalistes, et parfois les gardes rouges, donnaient libre cours à leur haine aveugle en se livrant à des pogroms partout en Ukraine. On dit que quelque cent cinquante mille Juifs, soit environ un tiers de la population juive, furent massacrés pendant la guerre civile. Puis, de 1920 à 1922, ce fut la famine, avec des centaines de milliers de morts pour la seule Ukraine.

Grossman partit en 1923 faire des études de chimie à l'université de Moscou. Même à ce stade précoce, lui qui n'avait rien d'un soldat manifesta une sorte de fascination pour l'armée. « À première vue, Père était quelqu'un d'aussi peu militaire que possible », rapporte sa fille unique, Ekaterina Korotkova-Grossman. « On le voyait immédiatement à sa manière d'être voûté et de porter ses lunettes. Et il était très maladroit de ses mains. [Pourtant] il a commencé à marquer de l'intérêt pour l'armée dès ses années d'études. Dans l'une de ses lettres, il écrivait que s'il n'était pas appelé, il se porterait volontaire. »

En 1928, alors qu'il n'avait que vingt-trois ans et était encore étudiant, il épousa sa fiancée de Kiev, Anna Petrovna Matsouk, qu'on appelait Galia. De leur union naquit une fille en janvier 1930. Ils lui donnèrent le nom d'Ekaterina, ou Katia, comme la mère de Grossman. En 1932, dix ans après la guerre civile, une famine pire encore que la première – et qui n'avait rien de naturel, puisque provoquée par la campagne de Staline contre les koulaks et la collectivisation forcée de l'agriculture – fit plus de sept millions de victimes². Des parents rendus fous par la faim mangeaient leurs propres enfants. Ce fut la parfaite incarnation de ce que, dans un poème mémorable, Ossip Mandelstam décrivait comme « le siècle chien-loup ». Si Grossman n'a pas été témoin des pires horreurs de la famine, il en a certainement entendu parler ou vu les conséquences, car des fantômes squelettiques mendiaient le long des voies de chemin de fer dans l'espoir qu'un voyageur généreux leur jetât un croûton de pain. Il a décrit cette famine ukrainienne dans son dernier roman, *Tout passe*, y compris l'exécution d'une femme accusée d'avoir mangé ses deux enfants.

La conséquence de la façon cruelle dont Staline avait ainsi traité la région fut, comme Grossman lui-même devait le découvrir, l'accueil à bras ouverts, partout en Ukraine, des forces d'invasion allemandes une décennie plus tard. On dit que des agents de Staline avaient répandu la rumeur selon laquelle les Juifs étaient responsables de la famine. Cela pourrait bien avoir eu un rôle par la suite dans l'aide enthousiaste que les Ukrainiens apportèrent aux Allemands qui massacraient les Juifs.

Le mariage de Grossman, souvent mis entre parenthèses par son absence de Moscou, ne dura pas longtemps. Galia avait laissé leur fille à sa mère à lui, parce que Kiev était l'épicentre de la famine et que l'enfant avait de bien meilleures chances de survivre à Berditchev. Dans les années qui suivirent, Katia revint souvent vivre chez sa grand-mère paternelle.

¹ Le feld-maréchal Hermann von Eichhorn (1848-1918). Conformément aux conditions très dures exigées par les Allemands dans le traité de Brest-Litovsk, la fonction de Eichhorn en 1918 était de superviser le pillage de l'Ukraine afin d'alimenter les villes allemandes affamées par le blocus britannique. Une telle politique était bien évidemment honnie des Ukrainiens et Eichhorn fut assassiné en juillet. (*Les notes numérotées sont de l'auteur et celles signalées par un astérisque du traducteur.*)

² Les dernières estimations du nombre des victimes de la famine entre 1930 et 1933 vont de 7,2 millions à plus de 10,8 millions.

« 5) le don corps et âme au combat, le dévouement à la patrie, la haine [de l'ennemi].
« Première rencontre avec un Heinkel. Je l'ai attaqué à douze reprises, il s'est tout enfumé. La première fois, ça fait plutôt peur. J'ai ramené beaucoup de trous : on m'avait canardé comme une vieille perdrix. »

Salomatine : [expliquant pourquoi] il n'attend pas ceux qui sont par-derrrière. « C'est le chef qu'il me faut, et j'ouvre toujours le combat. Je ne recherche pas les distinctions, je veux descendre des Allemands, y compris au prix de ma vie. »

Salomatine avait parlé ensuite de Demidov, un camarade pilote tué peu de temps auparavant lors d'un combat aérien. Ils avaient évoqué sa mémoire pendant les toasts portés lors de la remise d'une médaille. C'était la coutume dans l'Armée rouge de mettre la nouvelle médaille dans une chope de vodka, de siffler l'alcool en une goulée et de finir avec la décoration coincée entre les dents.

« Demidov [le camarade tué] avait l'audace particulièrement contagieuse. Au moment de la remise des ordres, Baranov s'est mis à pleurer. Le premier toast a été pour Staline, le deuxième pour Demidov qui était mort. »

Le capitaine Zapriagalov : « Le premier jour de la guerre à Tchernovtsy [Czernowitz], à quatre heures et quelques, l'alerte a été déclenchée. Nous avons couru à l'aérodrome et nous avons décollé sous les bombardements. Le deuxième envol s'est fait du terrain bombardé.
« L'essentiel est que nous avons la foi. Nous n'avons pas le moindre doute, nous aidons les camarades en difficulté. Sur le plan technique, les Allemands sont très forts. »

Eriomine Boris Nik[olaevitch], vingt-neuf ans. « Le principe le plus important, c'est le vol par deux, l'amitié. On a l'habitude de voler ensemble et on connaît chacun les façons de faire de l'autre. Martynov (le second) vole avec Korol, il l'a formé. Le deuxième couple, ce sont les pilotes Balachov et Sedov. Moi, je vole avec Skotnoi.

« On voit comment s'achève la trajectoire d'une balle traçante dans ses plans noirs. Le Me[sserschmitt] est tout en longueur, comme un brochet. Je regarde et je vois à une vingtaine de mètres un nez jaune ; je vire, mais trop tard, et je vois : de petits feux qui viennent sur moi et une trace bleu foncé. Au même moment Martynov fonce sur lui et il s'en va. C'est passionnant, bien sûr, et on se laisse complètement prendre au jeu.

« Les Tchaïki³, il faut les protéger, ces “petites mouettes”, là-dedans, ce sont tous des gens bien.

« Avec Salomatine, nous avons pris l'air au moment de l'alerte et nous en avons descendu un. C'est un sentiment extrêmement agréable. Tu voles en te demandant sans cesse comment s'y prendre au mieux.

« Le commandant m'explique tout, et moi, je comprends ce qu'il attend de moi. Nous nous sommes mis d'accord au sol : battre des ailes veut dire se préparer à l'attaque. »

Le lieutenant Salomatine (qui vole avec Sedov), né en 1921 : « L'avion de tête arrive droit sur moi, je ne touche à rien. Il n'a pas tenu le coup et s'est détourné. L'éperonner aurait été plus commode. Seul à seul, c'est encore rien. Ce dont tu as peur, c'est de voir débouler une meute, et si tu en vois une, tu te réjouis, tu oublies tout, tu en es tout excité : c'est qu'ils s'apprêtent à bombarder nos troupes ! »

Sur l'éperonnage : « Échanger un chasseur contre un Junker est bien, c'est une chose sensée. Mais je ne donnerais pas pour autant le titre [de Héros de l'Union soviétique], parce que tout

³ L'avion connu sous le nom affectueux de « *Tchaïka* » [« mouette »] ou « *Tchaetchka* » [« petite mouette »] était en fait le Polikarpov I-15, un avion de combat très petit avec des ailes en forme d'ailes de mouette, qui n'avait aucune chance de s'en sortir face à un Messerschmitt 109.

le monde le fait. Pour l'éperonnage, j'ai depuis longtemps une idée : je vais frapper avec l'hélice. Ça peut faire vraiment très mal.

« Je me suis précipité sur eux et me suis enfoncé au milieu, j'ai failli en toucher un avec mon aile. Mais j'avais le soleil dans le dos et ils n'ont pas tiré. Le second, c'est tout juste si je ne l'ai pas heurté. Je l'ai abattu au canon à une distance de vingt-cinq mètres. Ensuite j'ai viré et j'ai tiré tous azimuts.

« Deuxième épisode. L'avion de tête est juste sous mon ventre à deux mètres, son souffle m'a déporté, j'ai piqué et je me suis éloigné des neuf Messer. J'aurais voulu abattre l'un d'entre eux qui était juste sous la queue de notre Yak, mais je n'ai pas eu le temps (c'était le lieutenant Skotnoï qui était là), il est parti en vol plané, mais j'ai repoussé le deuxième Messer pour qu'il soit protégé. Il a atterri et j'ai fait deux virages pour qu'ils ne le tuent pas. J'ai vu qu'il était vivant, il m'a fait signe de la main. »

[Skotnoï.] « Nous sommes arrivés face à face. Il a percé mon radiateur, et moi, je lui ai mis le feu. Je suis allé à la rescousse d'Eriomine. Un Me[sserchmitt] m'a mis le feu, à mon réservoir d'huile et aux tuyaux en caoutchouc. À l'intérieur l'avion brûlait, et il y avait beaucoup de fumée. Sedov m'a couvert. Moi-même je n'ai pas été brûlé, mais mes bottes l'ont été. Je suis sorti, j'ai fait un signe à Sedov, qui voulait dire tu peux y aller. Mon avion a tout entier brûlé. »